

FAGGIANELLI FRANCIS



PERDITUM



ROMAN

1

Sur la grève, là où la vague venait mourir, droite, immobile, Elle regardait la mer. Au loin, dans la brume de l'été, se dessinaient les contours de l'île d'Elbe. Bien au-delà, invisible, s'étirait la côte italienne. Ce matin-là, elle s'était réveillée de très bonne heure. Le premier rayon de soleil avait déjoué la barrière des persiennes pour venir déposer sur son front une chaude caresse qui l'avait sortie de son sommeil. Une pulsion soudaine, tel un ordre impératif, avait poussé la jeune femme hors de son lit... Un véritable petit diable sortant de sa boîte. Elle enfila rapidement un short, un léger chemisier et chaussée d'espadrilles, elle se précipita vers la plage avec la crainte d'y arriver trop tard. La mer était là, qui lui léchait les pieds, comme une invite à s'y plonger entière. Mais elle savait que ce matin, elle n'était pas venue pour cela. Il était bien trop tôt pour qu'une âme quelconque n'apparaisse sur le rivage. La tête relevée, elle offrait son visage à la brise naissante venue de l'Est, attentive à ce que ce léger souffle venu d'horizons lointains, pourrait lui murmurer. Cette brise qui, il y a maintenant une dizaine d'années, dans un caprice que les marins redoutent, s'était muée en une terrible tempête qui avait attiré vers les abysses le navire que commandait son mari. Il avait sombré entre la Corse et la côte italienne dans la nuit du 31 décembre 1960. La profondeur de la mer Tyrrhénienne à l'endroit où gisait l'épave, excluait tout espoir de la retrouver. À ce jour,

les eaux étaient restées muettes... Aucun débris n'était remonté à la surface.

Chaque année, lorsque la tiédeur de l'air annonçait les prémices de l'été, l'attention qu'elle portait à la minutie de son travail s'effilochait, ses pensées voguant déjà vers ce rivage dont l'attraction était si puissante qu'elle avait décidé d'y passer ses vacances. Elle louait un petit cabanon à un pêcheur qui, à la longue était devenu son ami. Fait de bric et de broc avec des lattes de bois multicolores, ce logement était ce dont elle avait rêvé depuis son adolescence. Le confort spartiate de cet endroit de fortune répondait entièrement à ses désirs.

Dans son panier d'osier, Antoine le pêcheur, lui ramenait chaque matin des poissons encore frétilants, sentant bon le fond de la mer... Cette même mer qui avait englouti l'homme qu'elle aimait. Bien que par instant elle puisse éprouver un semblant de rancœur envers cet infini de bleu, cela ne l'empêchait nullement de lui faire face tous les ans afin de quémander un signe, si discret soit-il. Un signe qu'elle n'avait jamais reçu au cours de ces dix dernières années. La sensibilité qu'exigeait son métier de restauratrice de tableaux l'avait amenée à percevoir les choses bien au-delà de la réalité, de la même manière que l'avaient fait les Maîtres dont elle restaurait les œuvres, Cette sensibilité exacerbée frôlait parfois la prémonition, et ce matin-là, c'était bien cette sensation qui l'avait précipitée vers ce rivage qu'elle parcourait maintenant en long en scrutant l'horizon.

Elle crut que la masse sombre qui effleurait la surface était un rocher... *mais un rocher ne se déplace pas au gré du ressac*, se dit-elle, en pénétrant dans l'eau jusqu'à mi-cuisse pour aller à la rencontre de l'objet flottant que le courant ramenait par à-coups vers la rive. En l'agrippant elle réussit à le tirer en partie sur la grève. Ce qu'elle en vit lui fit penser à un meuble pouvant s'apparenter à une table de chevet amputée de trois de ses pieds.

Le bois gorgé d'eau, gonflé par endroit, avait peu perdu de sa forme, mais il était bien trop lourd pour qu'elle puisse le ramener sur le rivage, ne serait-ce même de pouvoir le retourner pour examiner les autres faces. Elle devait attendre le retour d'Antoine qui ne saurait tarder, pensa-t-elle... C'était à peu près l'heure à laquelle il rentrait après avoir tiré ses filets et remonté ses palangres.

Le meuble reposait en équilibre sur son unique pied, appuyé contre la cloison du cabanon. Antoine, tout aussi curieux qu'elle, se grattait le menton.

— Dieu seul sait combien de temps il est resté dans l'eau, marmonna-t-il.

Les mots prononcés à voix basse ne réussissaient pas à masquer la rugosité de son accent qui n'avait d'égal que la beauté de son île. Lors de son premier séjour sur la plage, alors qu'elle se renseignait auprès de ce pêcheur aux cheveux longs, à la barbe qui avait évité le rasoir depuis plusieurs jours, elle n'avait pu retenir un sourire à la limite du rire, lorsqu'en réponse à sa question elle n'eut qu'un :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Ce n'était pas tant le tutoiement qui l'avait surprise, habituée à ce qu'on l'apparente parfois à une jeunette, malgré ses trente-trois ans révolus, mais bien cet accent qui déboulait de l'âpreté des montagnes, tel un torrent se cognant aux rochers de granit dans ses méandres resserrés, chutant des cascades dans un bruit métallique qui étouffait la parole de celui qui s'en approchait, ne lui laissant que le goût humide des bruyères et des aulnes.

Elle abordait les gens de la même manière qu'elle le faisait avec les tableaux auxquels elle devait redonner leurs lumières d'antan... avec calme et tendresse. Antoine baissa les armes. Il mit de côté sa bougonnerie en comprenant que s'il ne se liait pas d'amitié avec cette personne-là, il ne le ferait jamais plus avec

une autre. Il s'était dit qu'à cinquante-deux ans, le temps était venu de libérer une partie de cette humanité qu'une timidité chronique masquait depuis sa plus tendre enfance.

— Tu as vu ? Il y a un tiroir, lui fit-il remarquer.

— J'ai vu ! ... Mais regarde ! Il y a une plaque en cuivre sur le devant.

Elle passa son doigt dessus, en vain.

— On ne voit rien ! Il faut la nettoyer avec un produit, dit-elle.

— J'ai ce qu'il faut, dit Antoine, en se dirigeant vers une petite baraque qui lui servait de remise, située derrière le cabanon.

Un quart d'heure plus tard, la plaque brillait comme un sou neuf. Elle se pencha pour mieux déchiffrer l'inscription. Elle réussit à lire les trois lettres en majuscules gravées en arc de cercle sur la plaque : C.M.F.

Elle se redressa en titubant légèrement puis alla s'asseoir sur une chaise.

— Ça ne va pas ? Demanda Antoine.

— CMS, balbutia-t-elle en passant sa main sur son front moite.

— Oui ! Eh bien ?

— C'est le nom de la compagnie maritime pour laquelle mon mari travaillait... La Compagnia Maritima la Flotta.

Antoine attendit qu'elle reprenne quelques couleurs pour lui dire :

— Et si on ouvrait le tiroir ?

— Je serais étonnée qu'il s'ouvre du premier coup, dit-elle en se levant.

— Tu as raison ! Le bois a gonflé. Je retourne chercher ce qu'il faut... L'outil fait l'ouvrier, dit-il en ricanant alors qu'il se dirigeait une deuxième fois vers la remise.

Après une demi-heure de bricolage, le tiroir finit par rendre l'âme. Deux objets qui n'avaient pas été altérés par le temps, reposaient à l'intérieur. Un chapelet en nacre avec une croix en or

et un étui métallique en alliage d'aluminium identique à ceux qui contiennent les cigares de grandes marques. Le capuchon de l'étui, collé par le sel, résista un moment, puis lorsqu'il lâcha prise, elle retira fébrilement plusieurs feuillets enroulés les uns dans les autres. Lorsqu'elle les étala sur la table de jardin, elle découvrit plusieurs textes dont la plupart des mots altérés par l'humidité, étaient illisibles.

— C'est de l'italien, lui dit Antoine par-dessus son épaule.

— Je le parle ! lui répondit-elle....

Elle se précipita à l'intérieur du cabanon pour en ressortir une minute après, munie d'un bloc à lettres et d'un crayon. Penchée sur la table, fixant toute son attention sur les feuillets, elle commença à aligner des mots qu'elle traduisait en langue française. Elle ne se redressa qu'en fin de matinée. Le dos endolori, elle se leva pour faire quelques pas. Antoine, quitta ses filets qu'il remaillait pour venir vers elle.

— Alors, qu'est-ce que ça donne ? Questionna-t-il.

— Ce sont des poèmes, tous inspirés d'un même sujet.

— Lequel ?

— Le naufrage !

Antoine se pencha sur les feuillets étalés sur la table. Puis, passant une main dans sa crinière, l'air dubitatif, il demanda :

— Tu crois que les auteurs sont italiens ?

— Je ne crois pas ! ... Le style et la forme me font plutôt penser à la poésie française.

— Donc, des poèmes traduits en italien.

— Je crois, oui !

Après le déjeuner que lui offrit Antoine, composé d'une variété de poissons pêchés le matin même, elle se remit au travail avec une telle ardeur qu'elle en oublia la sieste quotidienne sous les canisses qui diffusaient une ombre bienfaisante devant le

cabanon. Jusqu'à ce que le soleil commence à décliner sur l'horizon, elle ne quitta pas des yeux la série de poèmes. Ce fut le tintement des glaçons cognant dans le verre de pastis qu'Antoine déposa devant elle, qui la ramena à la réalité.

— C'est l'heure, dit Antoine en levant son verre.

En temps normal, elle ne buvait jamais d'alcool pour garder la main sûre. *Il ne manquerait plus que mes pinceaux adoptent la danse du saint guy sur la toile*, s'était-elle dit depuis longtemps. Sans rechigner, décidant de faire une entorse à ce principe, elle avait satisfait à la tradition locale qu'Antoine s'était chargé de perpétuer avec ferveur... l'apéro !

Après avoir trinqué, il lui demanda si elle avait avancé dans sa recherche.

— Oui en ce qui concerne la traduction, mais quant à savoir ce qui relie les poèmes entre eux... alors là ! ... C'est une autre paire de manche... Quoi que, je commence à avoir ma petite idée.

— Tu crois qu'ils ont un lien ?

— J'en suis persuadée ... et mieux que ça ! Je suis sûre qu'un seul est vraiment important.

Antoine, le pastis aidant, osa lui poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis l'instant où il avait passé au détergent la plaque de cuivre qui donnait une identité au meuble.

— Crois-tu que ce meuble pourrait venir de la cabine de ton mari ?

— Tu en as mis du temps à poser cette question, lui dit-elle avec un léger rire. Tu m'as fait peur, tu sais,... je me suis dit : tiens ! Antoine, aurait-il perdu son bon sens... sa perspicacité... son sens de la logique dont il fait preuve habituellement.

Antoine, penaud, répondit :

— C'est que... Euh ! ... Je ne voulais pas te...

— Mais je plaisante, Antoine, lui dit-elle, en choquant son verre contre le sien. Bien sûr que j'y ai pensé, et tout de suite, même !

Avec l'air de suivre un raisonnement bien précis, il lui demanda :

— Ton mari était-il croyant ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— La présence du chapelet dans le tiroir.

— Ah ! ... Il croyait, oui ! Mais sans être une grenouille de bénitier... Un peu comme nous tous, sans plus !

— Donc, je te repose la question...

— Ce n'est pas la peine ! Le coupa-t-elle... Oui, je crois qu'il y a de fortes chance pour que ce meuble vienne de sa cabine.

— Il aimait la poésie ?

— Oui ! Mais je ne pense pas que ce soit lui qui ait amené ces poèmes.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vois pas l'intérêt de les rouler dans un étui, si ce n'est de vouloir les protéger contre quelque chose.

Antoine réfléchissait.

— Alors, qu'elle explication tu donnes à ça ?

Elle se tut un instant, puis elle lança sur un ton de certitude soudaine, comme si la solution venait percuter son cerveau à l'instant même.

— Ces poèmes étaient entre-autre, un avertissement.

La gorgée de pastis faillit rester bloquée dans la gorge du pêcheur.

— Comment ça, un averti...

Elle le coupa.

— Comme quoi le bateau allait faire naufrage.

Ce coup-ci, Antoine posa son verre pour tousser à l'aise sans le renverser.

— Mais enfin, tu...

— Et tiens-toi bien ! Je suis certaine que la raison de cet avertissement se trouve dans l'un des poèmes qui se trouvent là, sur cette table... Sous nos yeux.



Le lendemain matin, estimant que la mer avait répondu à son appel, elle délaissa momentanément la plage pour se plonger directement dans les poèmes. Son sommeil en dents de scie lui avait laissé le temps de se persuader que sa théorie était la bonne ... Les raisons du naufrage se trouvaient dans, ou derrière les mots qui avaient fait la sarabande dans sa tête une bonne partie de la nuit. Parmi la dizaine de textes, trois avaient particulièrement retenu son attention, mais les mots, les parties de texte masquées par les taches jaunâtre d'humidité, ne permettaient pas d'identifier les auteurs. Seul un spécialiste aurait pu s'atteler à cette tâche.

Lorsqu'Antoine revint de la pêche, elle en était toujours au même point. Tandis qu'il remaillait ses filets, assis sur une nasse retournée, il la vit venir vers lui, l'air soucieux. Assise en tailleurs sur le sable à ses côtés, elle lui exposa son souci.

— Je ne peux pas trop t'aider, ma fille, lui dit-il. La poésie et moi ça fait deux !

— Tu ne connais personne au village qui pourrait me renseigner ?

Antoine réfléchit un instant, puis il lui dit :

— Il y a bien mon ancien instituteur... Il a près de quatre-vingt-dix ans maintenant, mais il a gardé toute sa tête ... Il adorait la poésie. Il a bien essayé de nous la faire entrer dans le crâne, mais nous on préférait le foot et courir après les filles, conclut Antoine en rigolant.

— Tu crois que je peux le voir ?

— Pourquoi pas ! ... Si tu veux je peux t'y accompagner.

La vieille Renault 4L bringuebalante, à demi rongée par le sel déposé depuis dix ans par l'air marin venu de l'est, avait encore assez de vigueur pour avaler en une vingtaine de minutes, les dix kilomètres les séparant du petit village de Solaro. Niché dans la verdure à cinq-cents mètres d'altitude, il surplombait sa marine au sein de laquelle Antoine passait le plus clair de son temps.

— Il habite une vieille maison au centre du village, précisa Antoine, alors qu'ils abordaient les premières demeures du bourg dont les persiennes à peine entrebâillées traduisaient le désir des occupants de se protéger de la chaleur annoncée pour cette journée où le ciel sans nuages laisserait au soleil tout le loisir d'accomplir son œuvre. L'eau claire d'une source située en amont du village, rafraîchie par l'ombre des châtaigniers et des chênes, jouait sa petite musique en un léger clapotis scintillant dans le caniveau bordé de bruyère et de menthe fraîche.

Sur la place du village, l'odeur du pain chaud émanant du fourgon du boulanger parti de bonne heure de Ghisonaccia, avait attiré les premiers clients de la matinée. Antoine gara la 4 L sous un châtaignier dont l'ombre ancestrale faisait le bonheur quotidien des retraités.

— Tiens ! On tombe bien, dit Antoine en désignant le groupe de personnes agglutinées autour du camion, il est en train d'acheter son pain. Antoine s'approcha d'un vieil homme sur l'épaule duquel il posa la main. L'homme se retourna et découvrant le pêcheur, laissa exploser sa joie.

— O'Anto ! O'me figliolu, cumu sgu cuntentu di vede ti !

— O'tsi cumu andeti ? ... Comment allez-vous ? Demanda Antoine.

— Ah ! C'est à mes vieux os qu'il faut demander ça ! ... Les jambes ne suivent plus la tête.

— Justement, c'est de votre tête dont on a besoin, répliqua Antoine.

— Sgaiuffu chi tu sè ! Garnement que tu es ! C'est maintenant que tu viens demander le service de ma tête. Tu aurais dû le faire à l'école au lieu de manquer les cours une fois sur deux pour aller courir dans la montagne après les sangliers et mettre des collets autour du cou des lapins.

— O'tsi ! Vous étiez bien content lorsque je vous en amenais un tout chaud avec un bon cuissot de sanglier en prime.

L'homme tapota la joue d'Antoine avec tendresse.

— *T'ai a raghjione, u me figliolu ! ...* Tu as raison mon fils ! Lui dit-il. Tu as toujours été un bon garçon. *Attenti, Aghju dittu* “ bon garçon *è micca* bon élève. Puis le vieil homme se tourna vers Lucie et le visage illuminé, lança :

— *Cusi bella sta donna ! ...* Qu'elle est belle cette femme ! ... *Hè a to moglia ? ...* Elle est à toi ?

— *Inno, hè un'amica*, non c'est une amie répondit Antoine en rigolant.

Puis il continua :

— Justement c'est elle qui voudrait se servir de votre tête.

Le vieil homme fixa la jeune femme, puis, en murmurant : *oui elle est vraiment très belle !*”, il tourna les talons et, sa miche encore tiède sous le bras, clopinant vers l'entrée de sa demeure, il leur dit :

— Suivez-moi donc ! Nous allons nous mettre au frais et vous pourrez me dire ce que vous attendez de mes vieux neurones.

Il les installa dans la demi-pénombre d'un confortable salon au plafond duquel ronronnait un ventilateur, brassant l'air au rythme des pales, en chuintements successifs.

— Ne vous étonnez pas de trouver un tel fouillis, leur dit-il, en déposant sa miche de pain sur une table, mais depuis que la mollesse a envahi mes jambes, j'évite de monter à l'étage, c'est pour cela que cette pièce est devenue aussi mon bureau... et

parfois même ma chambre à coucher, rajouta-t-il, en désignant le lit traditionnel corse à une place, rangé contre une cloison

Ce que l'homme appelait fouillis n'était autre qu'une jungle d'ouvrages éparpillés çà et là dans les recoins de la pièce.

— La lecture est tout ce qui me reste, voyez-vous ! Elle est mon passeport vers l'aventure, vers la découverte des pays lointains, à la rencontre des poètes... Tous ceux que j'ai essayés de faire entrer dans ces caboches dures, comme celle de ce *sgaiuffu* d'Antoine, dit-il en lui jetant un regard noir.

— Justement ! C'est de poésie qu'on vient vous parler, dit Antoine.

— Je suppose que cela ne concerne que cette charmante personne, rétorqua le vieillard en décochant un sourire à ladite personne, digne d'un Casanova sur le retour, car si tu me dis maintenant que tu t'intéresses à la poésie je me fais moine tibétain sur-le-champ.

C'est-elle qui prit la parole :

— Je vous en prie, j'ai besoin de vous comme vous êtes, lui dit-elle d'une voix douce et pour éviter toute métamorphose, je puis vous assurer qu'Antoine, parmi tous les dons qu'il possède, celui de la poésie ne l'a pas encore traversé.

— Dieu merci ! Ricana le vieillard. Après tous les efforts que j'ai fournis en vain, j'aurais bien été jaloux de celui ou de celle qui lui aurait fait découvrir l'univers merveilleux des poètes. Il tapa sur l'accoudoir de son fauteuil et dit :

— Bon ! C'est pas tout ça ! ... Dites-moi donc pourquoi vous êtes là !

Elle sortit les feuillets de son sac et les tendit au vieil homme.

— C'est très simple, dit-elle. Pouvez-vous me dire quels sont les auteurs de ces poèmes ?

Il remonta ses lunettes qui avaient glissé sur le bout de son nez et se concentra sur les poèmes.

— Mais dites-moi ! Ils sont passés au lavoir, ces poèmes.

— Euh ! Oui ! ... Disons qu'ils ont été à l'humidité durant un certain temps.

— Mouais ! Moi je dirais durant un temps certain, grogna l'homme. Puis il se replongea dans les feuillets. Après avoir rapidement parcouru le premier, il se leva pour se diriger vers un bureau recouvert d'ouvrages. Il en revint muni d'un stylo et d'un bloc de papier à lettres. Durant un quart d'heure, il griffonna sur le bloc en marmonnant de temps à autres des onomatopées de satisfaction. Lorsqu'il eut terminé, après un long silence, il déclara :

— Bon ! Pas de problème pour celui-ci ! Écoutez ! Vous allez le reconnaître. Puis lentement, il déclama d'une voix légèrement chevrotante :

*Avec la brise en poupe et par un ciel serein,
Voyant le Phare fuir à travers la mâture,
Il est parti d'Égypte au lever de l'Arcture,
Fier de sa nef rapide aux flancs doublés d'airain.*

*Il ne reverra plus le môle Alexandrin.
Dans le sable où pas même un chevreau ne pâture
La tempête a creusé sa triste sépulture ;
Le vent du large y tord quelque arbuste marin.*

*Au pli le plus profond de la mouvante dune,
En la nuit sans aurore et sans astre et sans lune,
Que le navigateur trouve enfin le repos !
Et sur la rive hellène où sont venus ses os,
Soyez-lui, toi, légère, et toi, silencieuse*

Le vieil homme s'arrêta, légèrement ému, puis il dit à la jeune femme :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— Oui ! Bien plus que ça, murmura-t-elle, plus émue que ne l'était le vieil homme.

Antoine remarqua qu'elle avait pali. Mais il ne dit rien, laissant la magie du moment envahir le salon.

— Vous ne voyez pas qui est l'auteur ? Demanda le vieil homme.

La gorge serrée, elle ne répondit pas.

— Cette poésie s'intitule *Le naufragé* dont l'auteur est José-Maria de Heredia.

La voix légèrement voilée, Lucie demanda :

— Et les autres ?

— Laissez-moi le temps de les lire, mon enfant ! ... Ah ! L'impatience de la jeunesse, c'est quelque chose !

— Excusez-moi ! Vous avez raison !

Il s'était déjà replongé dans la lecture des autres feuillets. Après quelques minutes, il les reposa sur ses genoux, retira ses lunettes sur lesquelles il prit le temps de souffler pour les essuyer ensuite avec son mouchoir.

— C'est bizarre, dit-il. Ce qui est déroutant n'est pas le fait que ces deux poèmes soient inspirés par des naufrages, car c'est souvent le cas dans la poésie française, mais bien le fait qu'ils aient été regroupés. Il reprit les autres feuillets qu'il parcourut rapidement, puis il dit :

— Vous voyez ! Là aussi ! ... Les deux derniers sont inspirés par le même thème... Toujours le naufrage. Écoutez !

Homme libre, toujours tu chériras la mer !

La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme

Dans le déroulement infini de sa lame,

Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;

Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur

Se distrait quelquefois de sa propre rumeur

Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

*Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
 Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
 Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
 Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !*

*Et cependant voilà des siècles innombrables
 Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
 Tellement vous aimez le carnage et la mort,
 Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !*

— Celui-ci est de Baudelaire.

Il s'attarda encore un moment sur le texte, se grattant le sommet du crâne, puis il dit :

— Là aussi il y a quelque chose d'intrigant. Voyez- vous-même !

Il lui tendit le feuillet. Elle remarqua que deux vers avaient été soulignés par un trait épais.

— Hein ? ... Pourquoi avoir souligné ces deux vers ?

Elle les lut à haute voix :

*Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
 Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes*

Le vieil homme réfléchissait, puis il finit par dire :

— Vous savez ce que je pense ? ... Je pense que ces poèmes, réunis comme ils le sont, ne sont ni plus ni moins qu'un message.

Antoine la regarda d'un air entendu :

— C'est ce que j'ai pensé, dit-elle après un instant d'hésitation.

Il la regarda... d'un regard scrutateur. Puis il lui demanda, en corse :

— *O giuvanotta, dite mi s'è mi sbaghiu, ma mi parite cuncirnata da l'affare ?*

Elle regarda Antoine qui comprit la demande dans ses yeux.

— Il lui semble que tu es directement impliquée dans cette histoire.

Antoine, saisissant l'embarras de son amie, rajouta :

— Le mieux est que tu lui racontes tout.

En effet, c'est étrange, murmura le vieil homme à la fin du récit de Lucie Il se tut un moment, puis, comme sortant d'un songe, il s'exclama :

— Mais je n'ai pas déchiffré le dernier poème ! Il s'empara fébrilement du feuillet et se concentra sur lui sans attendre. Quand il eut terminé, il resta un bon moment, le bras en dehors du fauteuil, le feuillet entre ses doigts, effleurant le sol, le regard perdu au-delà des murs. Puis, replaçant le texte devant ses yeux, il dit :

— Cette troisième poésie est d'André Chénier. Elle s'intitule *La Jeune Tarentine*. Je vous la lis :

*Pleurez, doux alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine
Là l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement,
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a pour cette journée
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée, et loin des matelots,*

Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

*Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de la cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphir, déposé mollement.
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « hélas ! » autour de son cercueil.*

*Hélas ! Chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.*

À la fin de la lecture, le vieil homme leur expliqua qu'André Chénier avait effectué un voyage en Italie qui avait duré plusieurs mois. Mais, tous les historiens s'accordèrent pour constater que, malgré les recherches entreprises, ce séjour sur lequel on ne savait peu de chose, resta jusqu'à aujourd'hui, très mystérieux.

Le vieil homme reporta son regard sur la feuille et dit :

- Là aussi il y a deux vers soulignés.
- Lesquels demanda Antoine qui, fasciné par le savoir de son ancien maître et par la beauté des textes, commença à regretter le peu d'intérêt qu'il avait porté à la poésie.
- Ces deux-là... Je vous les lis :

Hélas ! Chez ton amant tu n'es point ramenée.

Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.

Le silence régna un instant dans le salon où quelques rais de lumière traversant les persiennes, adoucissaient la pénombre par endroit, laissant sur les tapis leurs ronds de clarté. Le doux flottement des rideaux que le courant d'air froissait, rajoutait une touche de fraîcheur à celle que les épais murs de la bâtisse tentaient de conserver depuis le lever du soleil. Le vieil homme redressa la tête lorsque quelqu'un frappa à la porte d'entrée.

— Ah ! C'est ma petite Roberta... Mon rayon de soleil quotidien... Un ange qui vient nourrir ma pauvre carcasse.

Roberta était une mince jeune fille d'une vingtaine d'année au regard clair. La manière dont elle embrassa le vieil homme ne laissait aucun doute sur la qualité de l'affection qu'elle lui portait. Elle salua les autres avec simplicité et dit :

— Mais vous n'y voyez rien, Angelo, et vos invités non plus, et joignant le geste à la parole, elle alluma les trois lampes du salon où leurs lumières se mêlant à celle des rais du soleil, augmentèrent cette sensation de confort dans lequel il faisait bon de se laisser aller.

C'est comme cela qu'ils apprirent que leur hôte portait le prénom d'Angelo... Angelo Paoli.

Antoine, depuis son enfance et encore aujourd'hui ne lui avait donné que du Monsieur, ou au pire du Monsieur Paoli, mais loin de lui l'idée de l'appeler Angelo... Il aurait considéré cette initiative comme un extrême manque de respect ... une insulte même. Cela n'était pas dans les traditions !

Cela faisait un bon moment que Roberta avait disparu dans la cuisine, lorsqu'Angelo se tourna vers l'horloge qui cliquait les secondes d'un petit bruit sec. Avec une petite tape sur l'accoudoir

de son fauteuil, il lança avec un engouement ne pouvant annoncer que de bonnes choses :

— L'heure de l'apéritif approche... Moi je serais assez pour l'anticiper en nous faisant servir trois pastis par Roberta... vous ne croyez pas ?

La jeune femme qui devait connaître les habitudes de son protégé sortait déjà de la cuisine avec le plateau de cérémonie à bout de bras, garni de trois verres, traînant dans son sillage l'odeur d'un mets d'où la sauce au vin et les épices n'étaient pas exclues. Soupçonnant que leurs narines n'étaient pas restées insensibles au fumet qui flottait comme une longue écharpe derrière elle, Angelo leur dit :

— Malgré son jeune âge, c'est une cuisinière hors pair ; elle jongle avec les recettes locales... Elle possède des mains de véritable magicienne... Remarquez ! Elle a de quoi tenir, sa mère possède le meilleur restaurant du canton. Puis en s'adressant à Roberta qui déposait les verres sur la table dans un tintement de glaçons qui fit saliver Antoine, il lui dit :

Tu rajouteras deux couverts et tu descendras à la cave pour prendre deux bouteilles de Patrimonio... Tu verras ! Elles se trouvent sur l'étagère de droite, juste au-dessus des outils de jardin.

Antoine qui pensait au travail qui l'attendait, tenta d'émettre un son qu'Angelo coupa :

— Toi, sgaiuffi chi tu sè, tais-toi ! Si tu n'as pas faim, tu nous regarderas déguster, ton amie et moi, ce merveilleux cuissot de sanglier aux pâtes que Roberta est en train de nous peaufiner avec amour.

Puis ce tournant vers elle, il lui dit :

— N'ai-je pas raison Mada... euh ! Mademoiselle ! Puis sur un ton de supplique bienveillante, il rajouta :

— Si je vous le demandais, pourriez-vous accorder à un vieil homme comme moi, le privilège de me révéler votre nom ?

Elle n'hésita pas une seconde, pressentant en cet instant qu'elle ferait peut-être à cet homme qu'elle vénérât déjà, l'un de ses plus beaux cadeaux.

— Lucie ! Lança-t-elle comme un défi au temps qu'il restait à vivre à Angelo.

— Mon Dieu ! S'écria le vieil homme... Lucie ! Mais savez-vous ce que signifie votre nom, ma chère enfant ? ... Il vient du latin *lux* qui signifie *lumière*. Je dois avouer que ce prénom vous sied à ravir, ma chère enfant ... Vous illuminez mon salon.

Il leva son verre de pastis, pour masquer son émotion, mais il ne put retenir ce que le destin l'obligeait à révéler :

— Ma chère petite, savez-vous que vous êtes à votre place parmi nous, au sein de ce village, de cette campagne, de ces côtes aux eaux tendres et sauvages.

Lucie ne disait mot. Elle flottait sur la voix d'Angelo qui continuait :

— Savez-vous que le nom de Solaro fut donné à notre village pour la seule raison qu'il fait face au soleil levant qui lui procure un ensoleillement que seul les Dieux ont le pouvoir de le gratifier.... C'est un village de lumière.

Il leva son verre et dit :

— Buons à votre destin, Lucie.

Après avoir avalé une brève gorgée, il murmura :

— Je ne sais pas qui vous envoie, mais ce n'est pas le hasard... Non ! Ce n'est certainement pas le hasard.

À la fin du repas, Lucie constatant que le Patrimonio et la liqueur de myrte, avaient laissé des traces sur le visage de leur hôte, allait proposer gentiment de se retirer, lorsque le vieil homme prit les devants :

— Mes enfants, je vous adore mais il va falloir que je me repose.

Puis il s'adressa directement à Lucie :

— Si vous le pouvez, revenez demain vers les trois heures de l'après-midi, après ma sieste. Il faut que nous étudions ensemble ces poèmes. Il y a encore beaucoup de choses à en dire. S'ils ont été adressés à votre mari, il faut alors penser que chaque vers a une signification bien particulière.

■

Le lendemain, après avoir emprunté la 4 L à Antoine, elle se présenta au domicile d'Angelo. L'âge aidant, n'ayant plus à masquer ni ses joies ni ses peines, c'est avec une sincère fébrilité qu'il l'accueillit. Cela amusa Lucie de voir cet homme autant rassuré qu'un amoureux croyant avoir été abandonné par un premier rendez-vous galant.

— Venez ! Nous allons nous installer confortablement, lui dit-il, en lui préparant une chaise.

Elle remarqua une carte de la méditerranée étalée sur la table du salon dont elle retrouvait la douillette atmosphère. Les trois poèmes posés sur la carte semblaient l'avoir été en des endroits précis.

— Ma chère enfant, commença Angelo, profitant de l'insomnie qui est devenue ma compagne, j'ai cogité toute la nuit sur votre histoire et j'en suis arrivé à la conclusion suivante : il faut replacer ces poésies dans un ordre précis.

Lucie qui s'était déjà concentrée sur la carte, lui répondit :

— Oui ! J'ai remarqué qu'elles sont posées chacune sur une zone géographique différente.

— En vérité, je pense que ces trois textes une fois replacés dans un ordre précis ne sont pas seulement un avertissement, mais bien

une véritable prédiction. Reste à savoir si elle était adressée à votre mari et si c'était le cas, qu'elles en étaient les raisons.

Lucie ne disait mot. Pour l'instant, il n'était pas facile pour elle d'appréhender ne serait-ce que les prémices des événements qui lui arrivaient en vrac du passé. Cette nuit, elle avait, sans le savoir, accompagné Angelo dans son insomnie, trop attentive aux questions qui s'entrechoquaient dans sa tête pour être capable d'en trouver les réponses.

Angelo, sachant que cette situation pouvait-être déstabilisante, c'est avec bienveillance qu'il se pencha sur elle pour lui dire :

— Lucie, si vous désirez avoir des réponses il va falloir m'en dire plus sur votre mari. Le voulez-vous vraiment ?

— Bien entendu que je le veux, répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation.

— Bon ! Très bien ! ... Alors, pouvez-vous me dire si votre mari faisait toujours le même trajet et si vous vous souvenez de celui qu'il faisait le jour du naufrage ?

— Il ne faisait pas toujours le même, mais le plus fréquent était celui qu'il effectuait ce jour-là

— Vous pouvez me dire lequel ?

— Je m'en souviens parfaitement... Il me téléphonait dès son arrivée dans un port. Il partait de Gènes, là où se trouve le siège de la compagnie, pour rejoindre Naples, sa première escale, ensuite il passait le détroit de Messine, pour se diriger vers le port de Tarente et de là, il rejoignait Patras, en Grèce pour terminer son périple à Alexandrie, en Égypte.

— Bien ! Vous souvenez-vous de la date de son départ de Gènes.

— Début novembre... Deux mois avant le naufrage.

Angelo réfléchit, puis demanda :

— Le naufrage a donc eu lieu au retour vers Gènes.

— Oui ! bien sûr ! ... D'ailleurs son dernier appel téléphonique venait d'Alexandrie.

- Les escales duraient combien de temps.
- Cela dépendait de la nature et de la quantité de ce qu'il transportait... de trois jours à une semaine.
- Au retour faisait-il escale dans les mêmes ports ?
- Pas toujours. La plupart du temps il rejoignait Gènes directement.
- Savez-vous ce qu'il transportait ?
- Il ne m'en parlait pas.

Angelo fixait la carte en réfléchissant, puis mettant le doigt sur le poème qui se trouvait placé le plus bas, il dit :

- Je crois que le poème *Le naufragé* d'Heredia est à sa place sur cette carte. Voyez ! Je l'ai posé sur la ville d'Alexandrie, en Égypte car c'est de ce port qu'est parti votre mari ... Les rimes du poème le disent :

*IL est parti d'Égypte au lever de l'Arcture,
Fier de sa nef rapide aux flancs doublés d'airain."*

- Ce sont en même temps des vers prémonitoires. Écoutez
Il ne reverra plus le môle Alexandrin.

La voix d'Angelo resta en suspens. Celle de Lucie prit le relais :

- Oui, c'est frappant, dit-elle, mais si vous regardez la suite, on se rend compte que quelque chose ne va pas.

— Ah ! Dites-moi donc !

- Eh bien, si l'on s'en réfère aux vers suivants, le naufrage n'a pas pu avoir lieu entre la Corse et l'Italie... Écoutez !

*Dans le sable où pas même un chevreau ne pâture
La tempête a creusé sa triste sépulture,*

- Et un peu plus loin :

*En la nuit sans aurore et sans astre et sans lune,
Que le navigateur trouve enfin le repos.*

— Et sur la fin, le poème localise avec précision, le lieu où le naufragé est enterré.

Et sur la rive hellène où sont venus ses os.

— Il est clair que si la prémonition est juste, la sépulture du naufragé se trouvant sur la côte grecque, le navire n'a pas pu couler aussi loin, dans la mer tyrrhénienne.

— C'est troublant, en effet.

Angelo passait ses doigts entre les rares mèches de cheveux blancs que les années avaient bien voulues lui laisser, puis il dit :

— Ces poèmes, même s'ils se veulent être une prédiction, ne peuvent pas l'être dans les moindres détails. Je pense qu'il faut en extirper le signe, l'indice essentiel et je crois qu'en ce qui concerne celui-ci, l'indice avant tout est le port d'Alexandrie d'où est parti le navire. De même pour *La jeune Tarentine* d'André Chénier... Voilà une jeune femme quittant sa ville de Tarente, heureuse d'aller retrouver son amant. Chénier ne dit pas où se trouve ce dernier mais l'on peut supposer que, périssant, emportée par les flots, dans les eaux grecques, son bien-aimé avait de fortes chances de se trouver dans les parages, si j'ose dire.

Lucie l'interrompt.

— Donc, si l'on voulait résumer la prédiction de ces deux poèmes réunis sciemment dans cet étui, à qu'elle histoire arriverions-nous ?

Angelo réfléchissait. Puis il dit :

— Moi, je veux bien émettre une hypothèse, mais je ne sais pas si...

Lucie le coupa :

— Dites ! Dites ! Je vous en prie !

— Bon ! Imaginons qu'un marin, allant de ports en ports, ait fait la connaissance d'une jeune femme dans la ville de Tarente et que, pour une raison que nous ne connaissons pas encore, cette jeune Tarentaise décide de rejoindre son amant à Alexandrie.

Hélas son navire fait naufrage dans les eaux grecques. Le marin, n'étant pas averti de la venue de sa bien-aimé, quitte Alexandrie et fait naufrage à son tour.

Angelo se tut, puis au bout de quelques secondes, il reprit :

— Surtout ne nous laissons pas embarquer par l'aspect romantique de cette histoire car, dans l'hypothèse où mon raisonnement serait le bon ; les poésies ne seraient alors qu'une menace mise à exécution par un ou plusieurs assassins.

— Vous avez raison, dit Lucie... Gardons les pieds sur terre !

Elle réfléchit un instant, puis elle reprit :

— Je n'oublie surtout pas que si le meuble que nous avons repêché vient de la cabine de mon mari, cela voudrait dire que les menaces étaient dirigées contre lui... et contre une jeune tarentaise qui devait le rejoindre à Alexandrie.

Angelo, d'un air embarrassé tenta de la rassurer.

— Euh ! Oui ! Si notre hypothèse est exacte.



Le crépuscule envahissait la plage vidée de ses visiteurs. C'étaient les instants que Lucie appréciait le plus. Les ombres changeantes du ressac venaient lécher la grève, lavant le sable des traces de centaines de pas qui l'avaient piétinée au cours de la journée.

Antoine, son verre de pastis devant lui, demanda :

— Alors, comment ça s'est passé avec Angelo ?

Lucie n'omettant aucuns détails dans son récit, le termina en manifestant son étonnement s'agissant du pouvoir de déduction du vieil homme.

Antoine ébaucha un sourire en lui répondant :

— C'est que tu ne sais pas tout sur Angelo.

— C'est-à-dire ? Demanda Lucie dont les yeux brillèrent de curiosité.

— Durant la dernière guerre, il a fait partie des services secrets et bien sûr a joué un rôle important dans la résistance corse. À la fin de la guerre on lui a proposé de prendre la direction de la police judiciaire pour l'ensemble de l'île. Il a refusé, arguant qu'il préférerait enseigner aux garnements de son village pour les empêcher justement d'avoir à faire à la police plus tard.

— Je comprends mieux maintenant. Par moment j'avais l'impression d'être soumise à un véritable interrogatoire.

— Tu peux lui faire confiance ! Figures-toi, qu'il arrive encore de nos jours que des inspecteurs de Bastia fassent le trajet pour se faire aider sur certaines enquêtes.

.... Antoine avala une gorgée de son pastis et demanda :

— Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Je ne sais pas ! Tout s'embrouille dans ma tête. Cette histoire est complètement folle... toutes ces coïncidences... et puis ces poèmes n'ont pas été placés là par hasard. La signification qu'Angelo leur donne est plausible... mais difficile à croire... Tu comprends Antoine ?

Antoine comprenait le désarroi de Lucie. Ce relent soudain du passé, comme tous les relents, risquait d'avoir un goût amer.

— À l'encontre, reprit-elle, si je ne fais rien, je sais que je ne pourrai pas continuer vivre avec tout ça dans la tête.

Elle se leva et tourna en rond sur le sable devant Antoine qui sirotait sa boisson. Elle s'arrêta et écarta les bras dans un signe d'impuissance, pour s'écrier :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? ... Même si je voulais faire quelque chose, je ne sais pas par où commencer ?

— Demande à Angelo ! ... Lui, il saura te conseiller. C'est même étonnant qu'il ne te l'ait pas proposé.

- Il l’a fait, bien entendu, mais je n’étais pas prête à lui dire oui.
- Tu dois le revoir ?
- Euh ! ... Il m’a dit de l’appeler lorsque je serai prête.



2

Le navire avait quitté le port à dix heures du matin. Il atteindrait Gènes en milieu d'après-midi. Accoudée au bastingage, Lucie, malgré le calme des eaux, recevait par instant quelques embruns... petits cristaux salés que sa peau retenait par endroit, brillant telles des perles que le soleil encore à l'est, éclairait de ses rayons.

Ils s'étaient levés à l'aube pour rejoindre Bastia à bord de la 4 L d'Antoine qui avait sacrifié une matinée de pêche pour l'accompagner. Deux jours avant d'avoir décidé de partir, elle était retournée chez Angelo.

— Je vous attendais, lui avait-il dit en lui faisant retrouver la fraîcheur du salon.

Une fois installés, avec un air solennel, lui prenant la main, il lui dit :

— Vous avez bien fait de revenir, ma chère Lucie... Il ne faut pas rester dans le mystère. Ce n'est pas bon ! Croyez-en ma longue expérience !

Il lui tapota affectueusement le dessus de la main, puis, la lâchant, il reprit :

— J'ai beaucoup travaillé pour vous durant ces deux jours et voilà ce que je vous ai concocté :

— Dans un premier temps vous allez vous rendre à Gènes où vous irez voir le directeur de la compagnie maritime de votre mari.

Lucie ébaucha une réaction d'étonnement :

— Mais comment ferai-je pour...

— Ne vous inquiétez pas ! Vous pensez bien que vous n'allez pas arriver comme ça, la fleur dans les cheveux, en disant : *coucou c'est moi ! je veux voir le directeur !* Non ! Vous serez recommandée par le commissaire Carlo Abbatelli que vous contacterez dès votre arrivée à Gênes. Vous partirez avec une lettre de recommandation en bonne et due forme. Carlo est le fils de Donato Abbatelli, un ami italien que j'ai connu en Corse durant la guerre. Vous serez accueillie comme une reine... je vous le certifie !

Lorsque vous serez reçue par le directeur, une fois dans la place, il faudra que vous arriviez à lui soutirer des renseignements autres que ceux fournis par l'enquête officielle. Vous serez aidée par Carlo. De toute façon, nous resterons en communication téléphonique et je vous guiderai dans vos démarches. Ah ! Autre chose que vous devez savoir : j'ai étudié la carte des courants marins dans le bassin occidental de la méditerranée, ainsi que dans le bassin oriental et il est tout à fait possible qu'en dix années, dans l'hypothèse où le navire aurait coulé soit au large de Patras en Grèce, soit au large d'Alexandrie, le meuble ait suivi les courants favorables le ramenant sur la côte orientale de la Corse. Encore une fois, il n'y aurait rien d'étonnant.

Maintenant qu'elle savait qu'Angelo avait été dans les services secrets, elle ne s'étonna pas de la manière quasi-militaire dont il lui avait organisé sa feuille de route. Il avait continué :

— Suivant les renseignements que vous obtiendrez de la compagnie, vous serez sans doute obligée de vous rendre soit à Patras, soit à Alexandrie et peut-être même dans ces deux villes.

— Et Tarente ? Demanda-t-elle.

— C'est vous qui verrez sur place. La suite de votre enquête dépendra de ce que vous apprendrez de la compagnie, de laquelle,

vous n'oubliez surtout pas d'exigerez le procès-verbal du naufrage.

Lucie était un peu perdue. Elle se sentait investie d'une mission dont le flou et la complexité lui faisait tourner la tête. Angelo perçut son désarroi.

— Ne vous inquiétez pas ! Carlo et moi nous vous suivrons à la trace.

Le vieil homme la regarda avec tendresse et lui dit :

— Prenez-donc ce départ comme une échappée touristique Vous ne courez aucun danger, ma chère petite. Angelo se tut, puis soudain, il demanda, inquiet :

— Et votre travail ?

Lucie le rassura :

— Il n'y a pas de problème... je travaille en indépendante et disons que je suis très à l'aise sur le plan financier.



Carlo Abbatelli ne pouvait pas nier ses origines italiennes. Proche de la quarantaine, brun, de taille moyenne, il officiait comme inspecteur de police au grade de commandant à la questura de la via Armando Diaz à Gênes. Bien qu'il ait mis un point d'honneur à n'en tirer aucun avantage, la notoriété de son père ne lui apportait que bienveillance de la part des personnes qui l'entouraient... Tant sur le plan professionnel que sur le plan privé. En effet, Donato Abbatelli, son père, commandant d'un bataillon d'infanterie durant la dernière guerre, avait occupé la Corse à partir de 1942 jusqu'à la libération de l'île qui se déroula du 8 septembre au 4 octobre 1943. Il fit parti de la minorité des officiers italiens qui prirent la décision de se mettre à la disposition des maquis corses pour la défense de la liberté. C'est au sein d'une offensive commune contre les troupes allemandes

qu'Angelo et Donato se rencontrèrent pour ne plus se quitter jusqu'à la fin des hostilités. Leur amitié qui se souda sous le feu des mitrailleuses allemandes devint indéfectible. Lorsque Donato rentra en Italie, il reprit sa fonction de commissaire de police qu'il exerça jusqu'en 1960, année au cours de laquelle il prit une retraite bien méritée... Il avait 65 ans.

Les quinze années qu'Angelo avait en plus n'altéraient pas la fraîcheur de leur relation. Donato, de temps à autre traversait la mer pour passer une quinzaine de jours à Solaro chez son cher ami. La Corse était sa deuxième patrie... il s'était battu pour elle et la plupart des habitants du canton qui connaissaient son histoire étaient devenus des relations pérennes.

Il ne fallut pas plus de dix minutes au taxi pour parcourir la distance qui séparait le quai Lazzarino du port de gènes au commissariat de la rue Armando Diaz. La première chose que demanda Carlo à la jeune femme qui pénétra dans son bureau fut des nouvelles d'Angelo. Elle n'eut pas le temps de lui répondre qu'il allait bien que Carlo s'excusait déjà de son impolitesse :

— Vous comprenez, c'est comme mon père, lui dit-il en s'empressant à ses côtés pour la faire asseoir.

Le bureau de Carlo était aussi vaste qu'une salle de réception d'un palace de cinq étoiles. Comme cela arrivait souvent en Italie, après la guerre, les administrations s'étaient installées dans des anciens palais où dans des hôtels particuliers délaissés par les grandes familles ayant subies des revers de fortune. Des habillages de bois sculptés habillaient les murs de leur chaleur, augmentant l'atmosphère princière des lieux, mais la hauteur des plafonds qui obéissaient à l'art graphique de l'Italie baroque de la fin du XVI^e siècle, ne parvenaient pas à étouffer l'écho de leurs voix. Lucie se trouva instantanément à son aise sous ces

effets en trompe-l'œil qui restaient l'apanage des grands maîtres de la peinture italienne.

— Angelo m'a révélé la profession que vous pratiquez, lui dit Carlo en suivant le regard de Lucie qui restait fixé sur les fresques du plafond. Il l'entendait murmurer des noms... Giovanni Battista della Rovere... Paolo Farinati... Puis réalisant que Carlo la regardait en silence, elle revint sur terre :

— Oh ! Excusez-moi ! Carlo, j'étais partie dans mes rêves rejoindre ceux qui ont promené leurs pinceaux et leurs brosses sur ces inestimables plafonds.

— Je vous comprends. Moi-même je me surprends parfois à subir le poids du passé à travers la présence permanente de ces fresques suspendues au-dessus de ma tête et à me révolter aussi du fait que ce lieu devient inadéquat pour y interroger des malfrats, des escrocs et tutti quanti, alors qu'une soirée de gala au son des valses de Vienne aurait été mieux adaptée au décor.

Lucie n'était pas mécontente d'avoir en face d'elle un homme pourvu d'une certaine sensibilité. *C'est un bon départ* se dit-elle, en observant Carlo qui sortait une chemise du tiroir de son bureau, de laquelle il tira quelques feuillets qu'il étala devant lui. Puis il 00000dit :

— Lucie... je peux vous appeler Lucie, n'est-ce pas ? Demanda-t-il avec un sourire de gentillesse.

— Bien entendu ! Répondit-elle.

— Donc, Lucie j'ai commencé à travailler pour vous. J'ai réussi à me procurer les procès-verbaux concernant l'enquête sur le naufrage du Thétis.

Lucie eut une demi-seconde de passage à vide qui n'échappa à Carlo.

— Excusez-moi, lui dit-elle, mais j'ai voulu oublier ce nom... Je ne l'ai prononcé devant personne depuis dix ans... Même Angelo ne le connaît pas.

— Je suis navré, commença Carlo, mais...

— Non ! Ne vous excusez surtout pas ! ... Vous avez bien fait ! ... Il est grand temps que moi-même je m'habitue à le prononcer. D'ailleurs on le retrouve dans l'une des poésies qui ont déclenché cette histoire.

— Ah oui ! Les poèmes ! Angelo m'a expliqué. Les avez-vous amenés avec vous ?

.... Lucie sortit une enveloppe de son sac et la lui tendit.

— Ces copies sont pour vous. Vous pouvez les garder.

Il rangea les copies dans un tiroir et reprit son idée première... les procès-verbaux du naufrage.

— Je sortais à peine de l'école de police lorsque les événements ont eu lieu, à l'encontre, mon père qui était toujours en activité a eu accès au dossier suite à des plaintes déposées par les familles de certains marins.

— Tiens ! Comment se fait-il que je sois restée dans l'ignorance ?

Carlo, légèrement gêné, répliqua :

— Je ne peux pas vous répondre. Mais nous pouvons supposer que la justice a considéré que c'était une affaire purement italienne et votre mari étant Français...

— Mais il était le commandant de ce navire et en tant que tel...

Carlo la coupa et encore plus embarrassé, répondit :

— Justement !

Lucie qui avait pâli, demanda :

— Justement quoi ?

— Eh bien ! ... Les familles ont porté plainte contre la compagnie et surtout contre votre mari, ce qui est dans l'ordre des choses...

— Mais le naufrage était dû à une tempête et...

— Oui, vous avez raison ! Mais quelle que soit la cause d'un naufrage, le commandant du navire selon le code maritime, endosse toutes les responsabilités... ce qui est normal si l'on s'en

réfère au code pénal maritime. Vous pouvez me croire Lucie... Il n'y a rien d'anormal dans tout cela.

Lucie marqua un silence, puis demanda :

— Quelle a été le résultat de la plainte ?

— Les plaignants ont été déboutés. La compagnie arguant qu'aucun indice n'ayant été apporté au dossier prouvant que le navire avait coulé dans les eaux territoriales italiennes, il pouvait alors tout aussi bien avoir sombré dans les eaux grecques ou égyptiennes.

Carlo et Lucie se regardaient. L'interrogation habitait leurs deux regards. Lucie demanda :

— Alors, à quoi bon demander une audience au directeur de la compagnie ?

Carlo ébaucha un sourire qui redonna courage à la jeune femme.

— Pour lui foutre la trouille, répondit-il, puis il rajouta sans attendre :

— Excusez-moi pour l'expression, mais c'est exactement ce qu'il faut faire... lui faire peur. Vous savez, mon père n'a jamais été dupe... Il a bien compris que quelque chose n'était pas clair dans cette histoire. Ainsi, au cours du procès, lorsque l'avocat des plaignants s'étonna de l'absence de message de détresse venant du Thétis et l'impossibilité de situer l'endroit du naufrage, la compagnie rétorqua tout simplement qu'au cours de fortes tempêtes il est fréquent que les moyens de communication soient endommagés. Quant à l'impossibilité de situer le lieu du naufrage, elle venait aussi du fait que cette fois-ci, le navire, parti d'Alexandrie rejoignait directement son port d'attache. L'avocat s'étonna encore que sur un trajet de plusieurs jours, aucun message radio n'ait été capté par l'un des nombreux sémaphores qui balisaient sa route. Question qui se retourna contre lui puisqu'il lui fut répondu que ce silence prouvait bien que le Thétis

avait été victime d'une avarie le privant de toute possibilité de contact.

La cours prononça une sorte de non-lieu en attente d'éventuels nouveaux indices qui n'arrivèrent jamais.

— Excepté la table de chevet que j'ai récupéré sur la plage de la marine de Solaro.

Carlo réfléchit, puis demanda :

— Y avait-il le nom du bateau sur la table ?

— Non ! Seulement le nom de la compagnie.

— Vous voyez ! Même ça ce n'est pas une preuve ! ... Et même si cela en était une, lorsque l'on connaît les courants marins de ces zones, personne ne pourrait affirmer que le navire repose au fond des eaux italiennes.

— Oui, Angelo m'a déjà expliqué cela. Mais lorsque votre père a eu des doutes, ils reposaient sur quoi ?

Carlo mit un moment à lui répondre, puis se levant, il fit quelques pas, et s'arrêtant au niveau Lucie, il lui dit :

— Nous arrivons là dans la partie obscure de l'affaire. La partie dans laquelle mon père a essayé de mettre son nez, et qui, étrangement ne fut jamais évoquée au cours du procès.

Lucie toute ouïe, buvait les paroles de Carlo.

— Quelle partie ? Demanda-t-elle, habitée soudain par une appréhension qui lui serra la gorge.

— La cargaison !

— Comment ! On ne savait pas ce que transportait ce bateau ?

— Officiellement, il transportait des denrées alimentaires, des véhicules neufs et d'occasion, des machines agricoles et bien d'autres choses encore.

— Où était le doute ? Demanda-t-elle. Il doit bien y avoir un registre des envois dans cette compagnie.

— Oui ! Bien sûr ! Mon père a eu le connaissance en main... Le tribunal aussi.

— Et alors ?

— Les juges ont accepté le document, sans plus de commentaires, mais bien après le procès mon père, tracassé par cette histoire qui avait provoqué la mort de treize marins, voulut en avoir le cœur net et contacta les commanditaires qui figuraient sur le registre de la compagnie. Il y avait entre autres une société de location de voitures à Alexandrie qui avait commandé une vingtaine de véhicules Fiat, les machines agricoles étant destinées à une coopérative grecque des environs de Patras et ainsi de suite.

Carlo marqua un temps, puis il reprit :

— Tenez-vous bien ! Aucun des commanditaires contactés n'avaient passé de commandes.

Lucie resta bouche bée.

— Mais c'est une histoire de fou ! S'écria-t-elle presque. Et cela n'a pas été mentionné au procès ?

— Eh bien non, figurez-vous ! L'avocat de la partie civile, apparemment n'est pas allé chercher de ce côté... Et la police non plus !

— Et votre père n'a rien pu faire ?

— Un an après ! ... Rouvrir le dossier ! ... Cela ne se fait pas comme ça, croyez-moi ! Et puis nous étions dans l'Italie d'après-guerre... Qu'est-ce que c'était qu'un bateau qui coule avec treize marins à bord à côté des milliers d'autres envoyés par le fond peu d'années auparavant.

— Oui ! Vu sous cet angle ! Murmura Lucie.

— Mon père était fatigué. Il aspirait au calme... Et Dieu sait si des hommes comme Angelo et mon père l'avaient bien mérité.

— Et maintenant que pouvons-nous faire, alors ?

— Paradoxalement, vous avez plus de chance d'obtenir de meilleurs résultats que le collectif de plaignants de l'époque.

Lucie marqua son étonnement.

— Ah oui ! C'est paradoxal ! ... Une femme seule alors que le collectif bénéficiait de toute la machine judiciaire, ironisa-t-elle.

— Comprenez qu'une personne motivée agissant dans l'ombre, disons même en marge des lois, est plus déstabilisante pour ceux qui ont les moyens de tricher avec la justice à coup de graissage de pattes et d'avocats véreux.

Carlo fixa Lucie qui ne disait mot. Puis il rajouta :

— Bien entendu, les risques ne sont pas les mêmes.

— J'aime vous l'entendre dire, lui répondit-elle.

— Vous ne serez pas seule... Nous serons derrière vous !

Carlo lui avait trouvé un petit hôtel, à deux rues du commissariat.

— Je vais vous envoyer chez mon amie Alma Cabella, nous étions à l'école ensemble depuis la maternelle, lui avait-il dit, en rigolant gentiment. Vous allez voir ! C'est un phénomène ! Vous me direz des nouvelles de son hôtel... Vous ne serez pas déçue !

— On dirait un nom d'actrice, remarqua Lucie.

— Justement ! ... Je ne vous dis rien ! ... Vous découvrirez par vous-même.

La voiture de Carlo s'arrêta devant une bâtisse à l'architecture des années 1900, typique des constructions qui faisaient le charme de la vieille ville proche du port. La rue par laquelle ils étaient arrivés, tout juste assez large pour laisser passer un véhicule, s'étirait entre les façades, dont certaines avaient bénéficié des enduits aux couleurs méditerranéennes où l'ocre et l'orange se mêlaient aux verts des persiennes, tandis que d'autres au charme conservé, oubliées par la modernité, exposaient leurs plaies que la rougeur des briques rendait sanguinolentes.

Carlo se réjouit de l'étonnement qu'il découvrit sur le visage de Lucie lorsque, descendant de la voiture, elle se trouva au pied d'un perron surmonté d'une marquise en fer forgé enserrant des

vitraux où le rose dominait crument. Sur la dernière marche une femme les attendait, les bras croisés.

— Anna Magnani, murmura-t-elle en se tournant vers Carlo.

— Rassurez-vous ce n'est pas elle, lui dit-il en rigolant, sauf pour le caractère.

Lucie connaissait bien cette immense comédienne italienne qui avait obtenu, entre autres, l'Oscar de la meilleure actrice en 1956 pour le film *La rose tatouée* d'après la pièce de Tennessee Williams. Comédienne au caractère trempé, aussi bien dans ses films que dans sa vie privée, issue d'une enfance pauvre, elle avait été adoptée par l'ensemble du peuple italien qui l'avait surnommée *Nannarella*.

— Ecco questo grosso fannullone ! Lança le portrait craché de l'actrice vers Carlo, en agitant la main comme si elle grondait un enfant.

— Je te signale que mon amie parle l'italien aussi bien que nous et je te prierai de lui laisser la surprise en découvrant elle-même que je suis un gros fainéant, répondit Carlo.

Arrivée sur la dernière marche du perron, devant une porte à tambour, Lucie eut le temps de remarquer une lanterne rouge se balançant au-dessus de leurs têtes, tandis qu'Alma, tout naturellement, glissait un bras sous le sien comme l'auraient fait deux amies de longue date devisant de l'air du temps. Avant de passer le tourniquet, elle se retourna vers Carlo pour lui lancer :

— Occupe-toi de la valise de Madame ! Ça te fera faire un peu d'exercice !

Puis se tournant vers Lucie, elle lui dit :

— Je me demande comment il a pu faire deux si ravissantes jumelles à sa femme, celui-là ! Quand je pense que dans la cour de récréation, il fallait que je le tire des griffes de toutes les prétendantes qu'il avait affolées avec son minois à faire s'enfuir une novice du couvent. Carlo suivait derrière elles, la valise à la

main. Alma se tourna vers lui, le regarda, puis, serrant un peu plus le bras de Lucie elle finit par dire :

— Enfin ! C'est mon Carlo ! ... Quand je pense qu'il est allé épouser une étrangère de Savone, *questo imbécil* ! ... Enfin ! Comme lot de consolation j'ai eu le bonheur d'être la marraine de mes deux petits anges qui sont toute ma vie.

Carlo les avait rejoints.

— Tu as qu'à te marier au lieu d'avoir des amants dans toute l'Italie, et toi aussi tu aurais fait des anges, lui envoya-t-il.

— C'est toi que je voulais, idiot ! ... Mais non ! Monsieur Carlo voulait une étrangère !

Puis rapprochant son visage de celui de Lucie, sur un ton de confidence assez élevé pour que Carlo entende, elle lui dit en la tutoyant :

— Je dois te dire qu'il n'a pas fait le voyage à Savone pour rien... Ornella est ravissante... je l'adore... c'est comme une sœur que je n'aurais pas eue.

.... Encore aujourd'hui, Lucie ne pourrait décrire avec précision le sentiment que lui laissa le hall de l'hôtel. Le rouge dominait à travers un mélange de styles allant du lustre pimpant d'un petit Versailles à celui d'un lupanar du 19 -ème siècle. Un escalier de bois sculpté montait au premier étage en accompagnant une série de portraits de femmes nues ou à demi-nue dans des positions lascives, dont les regards devaient inciter la gent masculine à monter le plus vite et le plus souvent possible à l'étage supérieure.

Carlo et Alma, immobiles, un sourire aux lèvres, s'amusaient de l'étonnement de Lucie, puis Carlo lui dit :

— Eh oui ! C'est un ancien bordel.

— Ne sois pas grossier, Carlo ! ... Une ancienne maison close, voilà tout.

Puis s'adressant à Lucie, elle dit :

— C'est l'une de mes grands-tantes qui m'a couché sur son testament avec une clause formelle : ne toucher à rien, excepté pour effectuer des travaux d'entretien ou de rénovation. Que pouvais-je faire de cette œuvre d'art à part un hôtel... Je vous le demande ?

— Ça ne manque pas de charme, dit Lucie.

— Charme est le mot qui convient, ironisa Carlo.

— N'empêche que les célébrités se battent pour y venir.

— Tu devrais le faire classer au patrimoine mondial de l'humanité, lança Carlo.

— Figures-toi que je ne t'ai pas attendu pour en faire la demande.



3

Carlo l'avait prévenue :
— Ne vous laissez pas impressionner par le décorum, lui avait-il dit. La mégalomanie de Carmelo Vaccari, le directeur de la compagnie, transpire sur tout ce qui l'entoure. Il va essayer de vous en mettre plein la vue, mais sous son air de vittelone n'oubliez jamais que c'est un redoutable requin en affaire, malin comme un singe.

Le moment où Lucie, arrivée dans le hall princier, fut accueillie par une armée de secrétaires et celui où elle se trouva dans le bureau de Vaccari, fut un véritable parcours du combattant. Elle eut l'impression de pénétrer dans un bunker abritant les services secrets de la nation italienne. De bureaux en bureaux, exhibant sa carte d'identité à tout va, elle finit par se trouver installée dans un confortable fauteuil club, un verre de porto à la main.

.... Vaccari n'y alla pas par quatre chemins... Il annonça d'emblée la couleur :

— Chère Madame, sachez que je vous reçois sur la recommandation de l'inspecteur Carlo Abbattelli et surtout de son père auquel je ne peux rien refuser, mais soit dit entre nous, je suis curieux de connaître les raisons de votre présence ici... L'enquête sur le naufrage du Thétis, close depuis dix années maintenant, a été menée avec la plus grande des minuties et les conclusions que vous devez connaître, ont été acceptées par les deux partis.